



Le libre parcours de Jean Claude Gandur

Alors que ses toiles de la Seconde École de Paris sont exposées au musée Fabre, à Montpellier, l'homme d'affaires Jean Claude Gandur parle librement de son parcours de collectionneur et de son rôle dans le projet d'agrandissement d'un musée genevois.

Texte VALÉRIE BOUGAULT



Ci-dessus, à gauche : Pierre Soulages, *Peinture 130 x 89 cm, 24 août 1958*, huile sur toile, 130 x 89 cm (FONDATION GANDUR POUR L'ART, GENÈVE. PHOTO : SANDRA POINTET). À droite : Jean Claude Gandur (©ALAN HUMEROSE/REZO.CH).
Page de gauche : pendule en bronze et émail, mouvement d'Alexandre Lefaucheur, époque Louis XV, et vases en albâtre rosé et bronze doré, v. 1720-1730, sur une commode en laque de Chine attribuée à Jean Desforges, époque Louis XV (©DIDIER HERMAN).

Enfant déjà, Jean Claude Gandur était un collectionneur. De cartes postales. Pas celles où figurent d'aimables sommets enneigés ou quelque paysage champêtre sur fond de lac de Genève. Non. Plutôt des reproductions d'œuvres de Léonard de Vinci, Hobbema, Utrillo, dont il tapissait les murs de sa chambre au pensionnat. Les grandes passions ont toutes leur revers et leur part de mystère. Car comment comprendre,

à moins de s'aventurer sur les traces de Sigmund Freud, ce qui pousse à devenir collectionneur ? Un souvenir d'enfance, une blessure secrète ? Dans le cas de Jean Claude Gandur, les deux, probablement. « *Je suis né dans la haute bourgeoisie juive d'Alexandrie, apparenté aux Menasce, une famille anoblée par les Habsbourg en 1863 et qu'on qualifiait volontiers de Rothschild de l'Orient. Cela dit, ma mère était orthodoxe et, mis à part mon*

grand-père Gandur qui avait rassemblé quelques amulettes, et un peu mon père aussi, ma famille ne collectionnait pas l'archéologie. De crainte, je suppose, d'être assimilée aux autochtones. » Mais alors ? L'homme évoque les visites à Victor Adda, grand numismate, qui vivait entouré d'objets d'art dans l'Alexandrie des années 1950, et un voyage scolaire à Saqqarah : « *C'était vers 1958, on fouillait alors le Sérapéum et il y avait des montagnes de*



déchets. J'ai trouvé là ma première lampe à huile, cassée, bien sûr, j'avais 9 ans, je me suis fait l'effet d'être un archéologue... De là date ce qui ressemble à une entrée en religion ». En 1962, c'est le départ d'Égypte et l'exil en Suisse. « En collectionnant les reproductions de tableaux, je formais mon musée imaginaire, qui me rappelait l'intérieur de mes grands-parents, disparu à jamais. Et, à partir de 15 ans, j'ai réservé tout mon argent de poche à l'achat d'amulettes égyptiennes, renouant le lien avec le sol sur lequel j'avais grandi. »

La collection aussi a grandi. Ou plutôt, devrait-on dire, « les collections », puisque

Je n'ai alors consacré la plus grande partie de mes revenus. Au même moment, j'ai fait la connaissance du marchand François Antonovich, à Paris, qui est devenu le mentor de mes choix. » Et même si ses choix se portent aujourd'hui plus largement sur tout le monde ancien du Bassin méditerranéen, l'Égypte occupe ses rêves, inlassablement. Elle prend les traits placides d'une grande déesse de granit rouge, Isis ou Hathor, de la XXV^e dynastie. Ou l'allure mythique d'une tête de bélier en bois et en bronze, exceptionnelle pièce que ses propriétaires, proches du roi Farouk, ne voulaient céder qu'à un « vrai » passionné d'archéologie. Et que dire de cette oie sacrée d'Amon en bois stucé, née à la fin du Nouvel Empire, dont un autre exemplaire se trouve au Louvre, miraculeusement acquise lors d'une vente à Londres en décembre 1996, dans une salle désertée par le public pour cause de tempête de neige ? Celui qui dévore les catalogues de ventes se révèle particulièrement sensible à l'émotion que pro-

Reflets du divin

Cependant, la collection d'objets antiques, forte de quelque huit cents pièces, reste sa passion originelle. Elle a eu les honneurs d'une exposition anonyme au musée d'Art et d'Histoire de Genève (MAH) en 2001 sous le titre « Reflets du divin ». « Son réel démarrage date des années 1980, quand je suis entré comme trader pétrolier chez Philipp Brothers.



Page de gauche, à gauche : buste de Ramsès II, XIX^e dynastie, granit rouge, H. 71,8 cm (FONDATION GANDUR POUR L'ART, GENÈVE).

À droite : *Tête de bélier*, Basse Époque, XXV^e-XXVI^e dynasties, bois, bronze, incrustations en pierres noires et blanches, 15,4 x 17,2 x 19,5 cm (FONDATION GANDUR POUR L'ART, GENÈVE).

En bas : *Tête d'un dignitaire*, Nouvel Empire, fin de la XVIII^e dynastie, règne d'Amenhotep III, granodiorite, 27 x 33 x 30 cm (FONDATION GANDUR POUR L'ART, GENÈVE).

Ci-dessus : vases, époque Louis XV, porcelaine et bronze doré, 30 x 34,5 cm (©DIDIER HERMAN).

Ci-contre : École française, *Enlèvement de Déjanire par le centaure Nessus*, 1^{er} quart du XVIII^e siècle, bronze, 58 x 43 x 24 cm, devant un secrétaire en armoire estampillé Claude-Charles Saunier, époque Louis XVI, chêne, citronnier, bois de rose, sycomore et bronze doré, H. 140 cm (©DIDIER HERMAN).



cure l'histoire d'un objet, la manière dont il a traversé les siècles, la liste de ses propriétaires... Comment aurait-il pu résister à ce sarcophage romain dont la datation demeure incertaine mais que quelques photographies montrent installé chez Émile Zola et que ses héritiers vendirent à Drouot en 1903 ? Ou à ce petit bélier en bronze qui a appartenu à l'archéologue Schliemann ?

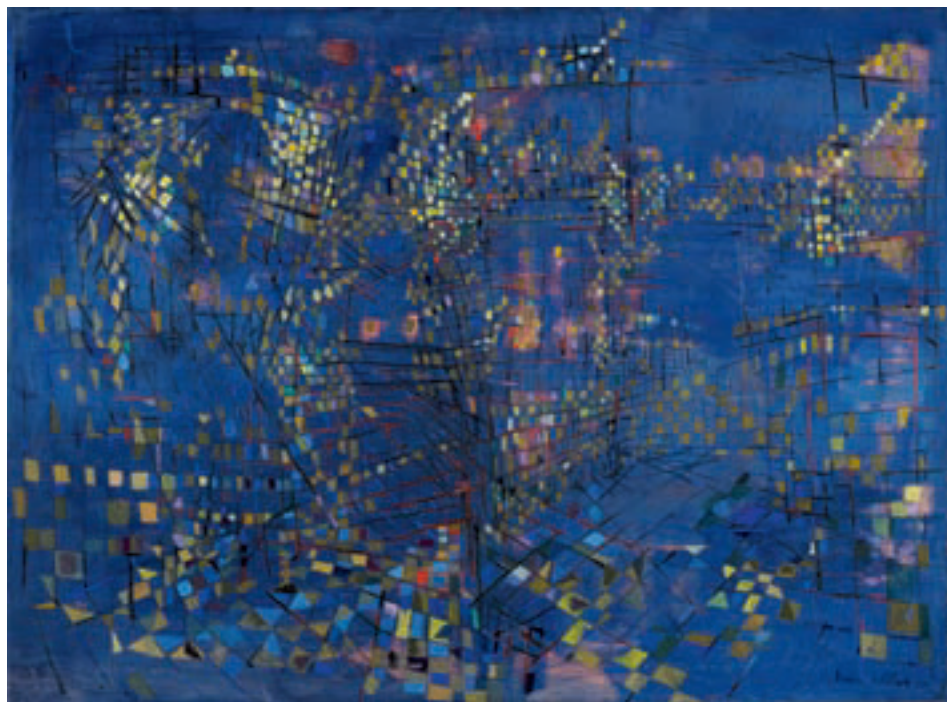
La peinture dynamique

Jean Claude Gandur se rappelle qu'aux murs du domicile de ses grands-parents, on voyait des tableaux de Marquet, Derain, Utrillo, Vlaminck... Nostalgie de ce décor ? À 23 ans, il rencontre le peintre Mathieu, et c'est le déclic. « Sa peinture dynamique "collait" à ma vision du monde et me permettait d'être en

rupture avec ma famille. » À travers lui, il fréquente Michaux, Trémoussier... Mais sa vraie collection commence en 1980. « Pour des raisons financières, bien sûr. J'ai eu alors des revenus fixes. En 1990, l'ensemble de mes pièces d'archéologie m'aurait permis d'acheter une toile de Van Gogh. Ou de Monet. Peut-être. S'offrir une collection de peintres établis demande de très gros moyens. » Mais dans les années 1996, le cours de cette peinture de Mathieu si convoitée chute fortement. « Il était temps d'acheter ce moment artistique que j'aimais et avec lequel j'avais abordé l'âge adulte. Ma démarche a été de couvrir une époque, de témoigner de ce qu'avait été la peinture entre 1945 et 1965. En choisissant toujours des peintres qui avaient apporté des ruptures. Masson, oui. Mais celui de 1956. » C'est ainsi

qu'après Genève, on retrouvera exposés sur les cimaises du musée Fabre, à Montpellier, tous les acteurs du mouvement expressionniste non-figuratif, actifs à Paris après guerre. Atlan, Estève, Fautrier, Hantaï, Poliakov, Lansky, et aussi Hartung, Soulagès, Schneider, sans oublier Mathieu. Un panorama que son propriétaire aimerait étendre aujourd'hui à la figuration narrative et au mouvement CoBrA.

Cette volonté didactique n'est pas étrangère aux choix de Jean Claude Gandur quant aux objets d'art : « Une Vierge en ivoire du XII^e siècle n'exprime pas seulement un parti pris esthétique, elle rend compte d'une civilisation, la nôtre. J'aime vivre avec ces objets et je bénéficie des conseils d'un spécialiste parisien pour ces achats ». Lesquels incluent une



Ci-contre : Maria Helena Viera Da Silva, *Paris La Nuit*, 1951, huile sur toile, 54 x 73 cm (FONDATION GANDUR POUR L'ART, GENÈVE. PHOTO : SANDRA POINTET).

En bas : Hans Hartung, *T 1 964-R8*, 1964, huile sur toile, 60,2 x 73 cm (FONDATION GANDUR POUR L'ART, GENÈVE. PHOTO : SANDRA POINTET).

Page de droite : *Pièta en ivoire*, atelier rhéno-mosan, 2^e moitié du xv^e siècle, 23 x 17 x 13 cm, sur une table de salon estampillée Louis Boudin, époque Transition, bois et incrustations de nacre et ivoire, 73 x 58,5 x 39,5 cm (©DIDIER HERMAN).



me d'affaires s'engage à participer à l'agrandissement et à la rénovation du bâtiment principal du musée à hauteur de vingt millions de francs suisses, voire à compléter cette somme jusqu'à quarante millions, ce qui représente 50 % du projet initial. Le nouveau mécène a en effet rencontré Jean Nouvel en 2006 et a été à la fois séduit par le projet que celui-ci a soumis à la Ville et ému du délabrement des lieux. La convention comprend aussi une autre clause : le dépôt au musée, pour quatre-vingt-dix-neuf ans, des collections d'archéologie et de peinture du contributeur. Quelques citoyens s'émouvent de cette mitoyenneté des dons : s'agit-il de construire un musée Gandur aux frais de l'État ? « *Nous avons agi dans la précipitation et commis une maladresse en annexant ces deux clauses. Nous allons revenir à deux conventions séparées. Le dépôt de mes collections au MAH ne dépend pas du projet Nouvel : elles y entreront, étant bien compris que la Fondation restera libre, en accord avec le MAH, de prêter des œuvres et de les exposer dans d'autres institutions, si elles y sont mieux mises en valeur.* »

Lorsqu'on lui demande s'il s'agit là d'une collection exemplaire, Jean Claude Gandur a un sourire songeur : « *Est-ce que cela existe seulement ? Une collection est toujours faite de concessions, de renoncements, d'arrangements... Elle est nécessairement imparfaite et puis, elle reste une quête permanente de l'objet à venir. Mais il y a une chose dont je suis sûr : cela ne sert à rien de collectionner si les objets ne sont vus par personne.* » ■

À VOIR
- L'EXPOSITION « LES SUJETS DE L'ABSTRACTION, PEINTURE NON-FIGURATIVE DE LA SECONDE ÉCOLE DE PARIS, 1946-1962, 101 CHEFS-D'ŒUVRE DE LA FONDATION GANDUR POUR L'ART », au musée Fabre de Montpellier Agglomération, 39, bd Bonne-Nouvelle, 34000 Montpellier 04 67 14 83 00 www.montpellier-agglo.com/museefabre du 8 décembre au 25 mars.

très belle armoire du xvi^e siècle de Hughes Sambin, telle commode de Riesener, Carlin ou Weisweiler, des émaux cloisonnés, des objets Haute Époque...

L'opportuniste de l'art

Jean Claude Gandur se définit volontiers comme un « opportuniste de l'art ». « *J'ai toujours acheté au moment où ce que je convoi-*

tais était au creux du marché. Par souci de bon gestionnaire. Jamais par esprit de spéculation puisque tout appartient à une fondation. » C'est précisément la Fondation Gandur pour l'art qui est au cœur d'une certaine polémique chez nos voisins helvétiques. En mars 2010, la Ville de Genève, le musée d'Art et d'Histoire et Jean Claude Gandur signent une convention aux termes de laquelle l'hom-

